

pouces, et à un pied de distance de la pierre, on a établi circulairement un grillage en fer composé de flèches vigoureusement scellées et jointes ensemble. Ne voyant pas de fleurs autour du monument, je demandai au gardien si le gouverneur n'en avait pas fait semer; sa réponse fut affirmative; — mais les grandes pluies les avaient fait périr. On en semait à chaque printemps de nouvelles qui périssaient comme les précédentes. Quatre saules pleureurs couvrent la pierre funéraire. Un seul est planté à la tête, et son tronc couché vers les pieds porte ainsi sa masse de verdure droit au-dessus du monument. — Un crêpe noir était attaché à l'une des flèches de fer. Ce tribut de respect paraissait très-récent. Nous demandâmes au gardien de qui il était. « C'est celui du marquis d'Hastings, venu ici avant-hier avec sa suite. » Cette circonstance nous charma. Milord *marquis* a l'esprit élevé et dispose d'un suffrage qui compte parmi les plus honorables de la Grande-Bretagne.

La première enceinte est circulaire et peut avoir environ 60 pieds de diamètre; elle est fermée par une barrière de bois peinte en vert et haute de quatre pieds; des plantes des montagnes et des graminées s'y confondent et s'y lèvent avec force. On distinguait parmi ces dernières la *sonze* des îles de France et de Bourbon.

J'ai coupé plusieurs touffes d'herbes qui avaient poussé à la tête même du monument, entre la grille et la pierre; j'y ai joint des branches du « saule penché sur le corps de l'empereur, » et j'ai rapporté ces reliques, si pauvres aux yeux du monde de nos jours, pour les unir à quelques autres tiges sèches arrachées, il y a dix ans, sur la fosse oubliée d'un jeune officier que la Restauration fit fusiller. —

Nous ne quittâmes cette grave solitude qu'avec des pensées très-tristes, car nous ne pûmes nous défendre de songer que ces dépouilles si éminemment françaises restaient sous la garde de la foi et de la piété anglaises!!!

Près de l'enceinte, en *face de la tête* du tombeau, nous trouvâmes cette source d'eau délicieuse où l'empereur aimait à se rafraîchir. L'eau s'y conserve dans un bassin de deux pieds carrés, fermé à demi par une pierre plate. Une jeune et jolie fille du vieux soldat nous y attendait pour nous offrir de la goûter: nous en prîmes deux verres de ses mains que nous bûmes à la mémoire du héros. Cette eau pure et brillante comme la lumière a effectivement un goût délicieux. Nous vîmes plus loin, en *traversant le vallon*, deux petites maisons à côté l'une de l'autre, où l'on a logé le gardien et sa famille; elles sont en bois, bâties solidement et proprement; on les a peintes

en noir. Notre officier nous annonça qu'un nouveau *monument* était attendu de Londres, et qu'il remplacerait celui que nous venions de voir, qui était trop simple. — « Mais pourquoi un beau monument ? la mémoire de *l'homme* n'en a pas besoin ! écrivez seulement son *nom* sur la pierre, afin qu'on le salue en passant. » — Le temps était plus tourmenté qu'avant ; une pluie battante, qui était voilée par une brume épaisse, nous empêchait de distinguer les objets devant nous à plus de cinquante pas ; nous avions encore trois *milles* à faire pour arriver à Long-wood. Sans doute ce n'étaient pas là des obstacles. L'officier avait pris lui-même son parti : il s'élança en avant au galop ; nous le rejoignîmes sur la *grande route*, en traversant une longue suite de flaques d'eau marine, de gros nuages, de bouffées de pluie fines et serrées, des restes de vent d'orage.

Du tombeau à Long-wood les chemins sont larges et bien entretenus. Notre Anglais nous dit que l'empereur s'était promené habituellement sur cette route. Vous savez qu'il était toujours suivi, à distance, par des officiers anglais, ce qui lui donnait un vif chagrin. — Ici commence un nouveau désert sur l'une des plus hautes parties de l'île. Nous y atteignîmes par une gorge ayant quelques fleurs et de pauvres herbes suspen-

dues à ses parois jaunes, et qui commande à la *vallée du tombeau*. Cela fait, nous ne trouvâmes plus ni montées ni descentes. — A droite ou à gauche du chemin, on marche continuellement sur les bords des gouffres. Nous suivîmes ce chemin d'une horrible uniformité ; et dans le peu d'intervalles où la pluie moins vive et moins battante nous laissait voir les sites noirs de ce chemin où le moindre herbage de mer n'a jamais pu se nourrir, nous voulûmes calculer des yeux quelques-unes de ces cavités ; tâche impossible, et qui ne nous laissa qu'un sentiment de terreur, au lieu de notions nouvelles intéressantes ! — Notre jeune officier nous apprit que l'empereur avait aussi voulu sonder par la contemplation ces abîmes, à hautes murailles crevassées par la longue morsure du feu, et pleins de cette inexprimable horreur qu'un incendie de quelques siècles doit laisser après lui ! — Moi, mon ami, je n'ai point de paroles assez expressives pour vous retracer cela ; l'horreur du modèle m'accable. —

De ce côté, nous marchâmes long-temps sans rencontrer aucun signe de culture ; mais, deux milles environ plus loin, la verdure et plusieurs habitations sont venues finir ce désert brûlé, et dans ce moment inondé de pluie. Tout à coup, comme par enchantement, la tempête s'affaiblit,

L'eau tomba par gouttes et moins pressée, et le vent abaissé la roula avec moins de rapidité dans l'air; quelques minutes après, il cessa même de souffler avec violence; enfin nous touchâmes à un poste de soldats. L'officier qui nous y attendait fit quelques pas vers nous, et nous dit : « *Messieurs, vous êtes sur les terres de Long-wood.* » Nous passâmes le poste et entrâmes dans une plaine du plus beau vert, où s'élèvent clair-semés des bouquets de bois au tronc grêle, aux branches d'un noir sale, chargées de mousses et très-peu garnies de feuilles, seulement aux extrémités; ces feuilles ressemblent à celles de l'olivier pour la forme et la couleur. Ces arbres, dont l'aspect n'offre qu'une aride monotonie, sont le seul ornement de cette plaine. — Ils paraissent moins rebutants qu'ils ne le sont effectivement, parce que tout plaît quand on sort des terres cendreuse dont j'ai cherché à donner quelque idée, il y a un moment. —

A trois cents pas de la porte d'entrée, nous vîmes la *nouvelle maison de Long-wood.*

J'avoue que cette demeure m'a semblé jolie; les amis de l'empereur en ont fait une peinture injuste. Sa façade présente à peu près *soixantedix pieds*, est tournée vers le nord, et a vue sur la mer. Le jardin a des allées sinueuses, bien alignées et soignées; il est d'un dessin gracieux;

les arbres, les arbrisseaux, les plantes agréables ne manquent pas. La belle verdure se trouve sur ce point de l'île, ainsi que les charmantes fleurs de nos jardins de France.

Avant d'arriver à la mer, les regards se reposent, à gauche et à droite, sur deux coteaux d'une pente douce : une végétation vigoureuse s'y lève sans culture; les troupeaux y montent pâturer. En approchant de *Long-wood*, nous avons rencontré soudain quelque chose de cette vie, de ce mouvement qui entourent les habitations en Europe.

Les deux ailes de l'habitation, et un corps de logis qui lui fait face, et en est séparé pour donner passage de chaque côté, composent une cour carrée. Une galerie intérieure, couverte par le prolongement du toit, soutenue par des colonnes, en décrit le tour.

Cette maison n'a qu'un rez-de-chaussée et des mansardes; celles-ci étaient destinées aux domestiques. Les appartements ont encore des parties de leur primitive élégance; presque toutes les chambres sont tapissées avec des papiers, autrefois très-beaux, de diverses couleurs, relevés par une bordure formée de deux baguettes dorées et noires. Cette bordure était tout à la fois simple et riche. Les parquets sont faits avec de beaux sapins de Russie. Les cheminées de

l'habitation (car cette région élevée et constamment humide nécessite l'usage journalier du feu, bien que l'on soit dans un pays chaud, à 16 degrés de l'équateur); les cheminées, dis-je, sont toutes du plus beau marbre; le travail en est exquis; les montures dorées sont faites avec une grande habileté de dessin et de main-d'œuvre.

Le bâtiment qui regarde le corps de logis principal était destiné à loger l'aumônier, le médecin et quelques autres personnes de la suite de Napoléon. L'empereur n'a jamais voulu habiter cette demeure belle et commode, qui coûta, nous a-t-on assuré, plus de cent mille piastres, et qui fut achevée un an avant sa mort. Il voulut rester dans sa première maison, qui est à environ cent cinquante pas de là. « Il y avait souffert, disait-il, et il voulait y mourir. » Cette première habitation n'est qu'une bicoque comparée à la neuve; mais le jardin, étant assez bien boisé, avait plus de charmes pour Napoléon; il n'y était pas sans cesse en vue; aussi l'y trouvait-on tous les jours occupé à méditer. Il me tardait de voir en détail cette demeure même de l'empereur; notre guide nous y conduisit.

La position en est plus élevée que celle de la nouvelle maison; la vue y est plus vaste; mais les appartements y sont petits, mal construits

et mal distribués. Les tapisseries, à présent très dégradées, doivent avoir été très communes; celles de la salle à manger sont de pièces et de morceaux grimaçants collés seulement pour boucher les trous. —

Nous nous sommes arrêtés long-temps dans la chambre à coucher, la chambre où est mort Napoléon! Elle peut avoir de quatorze à quinze pieds de large. Sa tapisserie est de couleur de paille et parsemée de patères blancs, ombrés de brun. Le fond de la bordure ressemble à la tapisserie; l'encadrement en est vert foncé; la guirlande a la même couleur, avec de petites ombres noires. — Je donne peut-être trop de détail dans ce récit; mais la grandeur du personnage relève leur faiblesse: il est si grand! et je ne fais pas de l'histoire, mais une simple peinture de localités. Je finirai donc, comme j'ai commencé, par des détails.

En examinant la salle de billard, dont une des fenêtres regarde la mer, on nous a fait voir un trou, qui a été percé avec un couteau, dans le contrevent, par Napoléon lui-même. Le trou n'est pas tout-à-fait rond, et est hachotté comme un ouvrage exécuté par une personne sans expérience et très-impatiente. L'empereur y braquait tous les jours sa longue-vue. Que de fois, promenant ses tristes regards sur l'o-

céan, il a dû souffrir en voyant passer des vaisseaux français! Peut-être aussi que l'espérance de s'échapper de cet enfer lui a souri parfois, en revenant de la lunette à son fauteuil; mais c'est par un accablement de plus en plus profond que ses rêves finissaient à Sainte-Hélène, où l'horizon de mer ne les appuyait jamais longtemps.

Dans son *cabinet de travail*, la place où il écrivait (ce qui lui arrivait souvent, bien qu'il aimât mieux dicter, et que le travail par la parole improvisée lui fût plus facile) est marquée par une quantité de gouttes d'encre qu'il rejetait de sa plume.

Là, il a consacré les cinq années et quelques mois de sa captivité à écrire la *Relation des vingt années de sa vie publique*, à jeter les lumières de son immense esprit sur les questions intéressantes pour notre époque, en politique, en législation, en matière de guerre, et à juger les hommes qu'il avait connus ou commandés, et les événements passés. Ses *Commentaires* sont devenus l'école des hommes d'état et des officiers généraux. Pourtant la pensée du grand homme n'a pu les achever; mais les fragments et les aperçus isolés qu'ils renferment vivront autant que notre nation et notre langue. Ces écrits sont, avec les *articles* que Napoléon,

consul et empereur, fit imprimer durant quatre ans dans le *Moniteur*, les écrits les plus profonds, les plus nets, les plus larges de manière et les plus hauts de pensées que le commencement de ce siècle ait vu paraître.

Les *articles* du *Moniteur* jettent de grandes lumières sur les vues qui préoccupaient le *Consulat* et le commencement de *l'Empire*, sur les questions *maritimes* qui furent tant agitées à ces époques, — *droits des neutres, libre navigation*, etc.

Quand le premier consul improvisa le premier de ces articles, il venait de battre, une seconde fois, l'Autriche à Marengo; il avait imposé silence à la presse des clubs, et exerçait lui-même sa faculté de *réponse soudaine*, pour repousser les accusations de l'Angleterre et des factions intérieures. Napoléon, *au nom des idées sagement libérales*¹, faisait trembler les aristocraties de Londres et du continent, répondait à M. Pitt, «démâsquait ses implacables vieilleries» en lui opposant «ses grandes et judicieuses nouveautés.» On a raconté déjà de quelle manière cette lutte l'animait dans son cabinet, de 1801 à 1805. Levé dès quatre heures du matin, il préparait ses *projets* avec ses secrétaires, puis passait au travail du portefeuille de ses ministres,

¹ Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur. — Anniversaire du 14 juillet 1801.

discutait, signait. Il recevait, vers neuf heures, les intimes et les officiers les plus aimés. Un conseiller d'état arrivait dans ce moment avec la traduction des *feuilles anglaises*; il était rare que la lecture de cette traduction ne le fit pas bondir et marcher quelques instants très-agité; on l'a vu même¹ écraser avec ses bottes, toujours très-fines et à retroussis jaunes, les tisons brûlants du foyer de son cabinet; — puis, se calmant, avec effort, en quelques minutes, son esprit cherchait des objections, qu'il dictait rapidement, en élevant de temps en temps la voix; — rédigées, ces objections passaient au *Moniteur*, qui les publiait le lendemain par toute l'Europe.

Lorsque Napoléon voulait écrire, à Sainte-Hélène, la relation d'un fait mémorable, il faisait faire des recherches par ses généraux; et, lorsque tous les matériaux étaient sous ses yeux, il les parcourait, les étudiait, puis méditait, et dictait d'improvisation. Ensuite Napoléon relisait ce travail, et le corrigeait de sa *propre main*. Souvent, mécontent de son premier jet, il le dictait de nouveau; souvent encore il récrivait *toute une page* dans la marge. Les manuscrits de ses *dictées* sont couverts de ses ratures.

Il avait demandé qu'on lui fit venir de France tous les ouvrages nouveaux; quelques-uns lui parvinrent. Il les lut avec avidité, et surtout

¹ 1804.

ceux qui avaient été écrits contre lui. Les injures n'obtinrent qu'un peu de colère, et une fois pour toutes; mais, lorsqu'il rencontrait dans des ouvrages remarquables, des passages où sa politique avait été mal comprise ou mal interprétée, il se récriait avec une grande vivacité, relisait haut et plusieurs fois ces *passages*; puis, croisant les bras et se promenant avec rapidité, il dictait sa *réponse*. Emporté par la force de son instruction et de sa logique, il arrivait presque toujours qu'au bout de quelques lignes il oubliait l'auteur et le livre, et traitait lui-même la question.

Je me suis fait confirmer, en Europe, l'exactitude de ces traditions, vivantes sur les lieux dans la mémoire de quelques personnes instruites.

Revenons à Long-wood.

Le jardin de la maison où vécut Napoléon est petit, mais garni de beaucoup d'arbustes, qui y donnaient, de son temps, de jolis réduits de verdure, où il venait s'asseoir et méditer. Plusieurs filets d'eau coulent, avec un doux murmure, sous ses buissons assez élevés et assez touffus. J'ai cueilli des branches d'un myrte que l'empereur a planté, et qu'il affectionnait. — J'ai coupé un fragment du pont chinois sur lequel il venait rêver longuement, et ouïr les bruits

ou des eaux légères du jardin ou du grand océan.

Notre course approchait de sa fin, et la journée aussi. Nous avions besoin de quelques instants de repos et surtout de quelques aliments. Nous demandâmes donc un repas au gardien; mais il n'y a plus de cuisine à Long-wood! Sa complaisance ne put nous procurer que le fond de la sienne, c'est-à-dire du pain, du *fromage de Chester* et deux bouteilles de vin, l'une de Porto et l'autre de Madère. Nous dévorâmes le peu de choses qu'il put nous offrir, et cela dans la salle à manger du *grand prisonnier*. Le lieu, il est vrai, donnait de la magnificence à ce léger régal, et la fortune nous traitait selon nos cœurs.

— La nuit s'annonçait; nous nous remîmes donc en route, après avoir remercié le soldat hospitalier qui garde Long-wood. — Le temps, changé tout à coup, était devenu beau, et notre retour à la ville fut facile. . . .

Je quittai, deux jours après, la rade de Sainte-Hélène.

FREDÉRIC FAYOT ET LE CAPITAINE D**.



LA PETITE PROVENCE.



A CHARLET.

Cet hommage offert à une de nos illustrations modernes est, selon moi, un devoir pour tout artiste ou écrivain qui veut peindre les mœurs.

Je ne connais de Charlet que ses délicieuses compositions. Et puisque j'ose réclamer son patronage pour ce croquis littéraire, je lui demande, en grâce, de l'accueillir, non comme une flatterie, à quoi bon flatter l'homme de génie? mais seu-